

**Groupe d'étude
interuniversitaire
sur la postmodernité**

LYOTARD ET LA CONDITION POSTMODERNE
Exposé de Gilles Gagné

Séminaire du 6 septembre 1991

Cahiers de recherche

SÉMINAIRE DU 6 SEPTEMBRE 1991.

Comme c'est le premier séminaire d'un nouveau cycle, Gilles Gagné demande s'il ne serait pas opportun d'organiser un peu plus en détail le travail à venir du groupe, c'est-à-dire de diviser le travail, c'est-à-dire, donc, de définir pour le séminaire un programme à réaliser en commun plutôt que d'y accueillir à mesure qu'elles se présentent des initiatives liées par une perspective commune mais appartenant chacune au karma de recherches individuelles. Après discussion sommaire de la question, il est proposé continuer comme avant. Au fil de cette discussion, Jacques Mascotto annonce pour le début de 1992 un bilan des doctrines esthétiques contemporaines et un autre, par Dario De Facendis, portant sur la philosophie italienne actuelle; Mirela Saïm propose de présenter l'ouvrage de Thomas Pavel sur le "post-structuralisme" et Yves Bonny propose que le séminaire réserve une séance pour passer en revue l'ensemble des théories de la société "post-industrielle". Sur ce, le séminaire passe au plan B et à la discussion de fiches de lecture portant sur des ouvrages typiques, quelque soit l'approche éventuellement retenue.

LA CONDITION POSTMODERNE

Gilles Gagné présente d'abord quelques-uns des problèmes soulevés par la lecture du livre de Jean-François Lyotard portant sur la condition du savoir dans les sociétés postmodernes. Publié en France en 1979, cet ouvrage est devenu depuis un point de référence des débats sur la postmodernité, comme chacun le sait, et c'est pour cette raison qu'il n'est pas inutile de revenir maintenant sur l'analyse du savoir qui y est proposée.

1

Le texte de Lyotard est un rapport de recherche destiné au Conseil des Universités du gouvernement du Québec. Ceux qui sont chargés, au Québec, de conseiller le législateur en matière de haut-savoir n'agissent pas à titre de savants mais à titre d'adminis-

trateurs; ils utilisent donc des rapporteurs, ici un philosophe, pour les éclairer sur les sujets, ici le statut du savoir dans les sociétés les plus développées, qui touchent aux avis qu'ils soumettent eux-mêmes au ministre. Le "rapport" de Lyotard tourne autour du rapport entre le savoir et le pouvoir, rapport qu'il définit soit par leur subordination commune au problème de la légitimité, soit par leurs liens réciproques de légitimation.

2

Une précision terminologique: pour Lyotard, la notion de savoir désigne d'une manière inclusive tous les genres de "compétence" (savoir-faire, savoir-vivre, etc.), indépendamment du "critère" qui spécifie chacun (vérité, efficacité, justice, bonheur, beauté) (p. 36). Comme Lyotard a adopté pour son analyse la "méthode des jeux de langage", cela revient à dire que le savoir "est ce qui rend quelqu'un capable de préférer de "bons" énoncés dénotatifs, mais aussi de "bons" énoncés prescriptifs, de "bons" énoncés évaluatifs" (p. 37). La connaissance, elle, est un sous-ensemble du savoir; elle désigne l'ensemble des énoncés "susceptibles d'être déclarés vrais ou faux" et dénotant ou décrivant des objets; la science, finalement, exige en plus que ces objets soient accessibles dans des conditions d'observation explicites et "que l'on puisse décider si chacun de ces énoncés appartient ou n'appartient pas au langage considéré comme pertinent par les experts" (p.36). Lyotard nous réfère ici à Popper et à "Latakos" mais il faudrait demander aux experts si la référence à Kuhn n'aurait pas été 1,09 fois plus pertinente.

3

La question du statut postmoderne du savoir (en général) est abordée par le biais particulier de la nature du savoir scientifique. Dans la mesure où la science cherche le vrai, en effet, et non pas seulement l'utile, "elle se doit de légitimer ses règles de jeu". "C'est alors qu'elle tient sur son propre statut un discours de légitimation, qui s'est appelé philosophie" (p. 7). Le problème devient donc le suivant: le savoir scientifique moderne se caractérisait par le fait que son métadiscours de légitimation était un récit (un grand récit, un métarécit) alors que la situation nouvelle, postmoderne, est marquée par la désuétude du dispositif métanarratif et l'incrédulité à l'égard des grands récits.

L'entreprise de Lyotard visera donc à repérer, au profit du gouvernement de la province de Québec, évidemment, le nouveau mode de légitimation du savoir scientifique. Et de la même manière que dans la modernité la légitimation de la science faisait appel à un récit historique remettant en question la validité des institutions et obligeant à référer à son tour la justice à ce récit pour relégitimer les institutions, Lyotard cherchera à déduire de cette nouvelle légitimation de la science (appelée "paralogie des inventeurs") une nouvelle légitimation du lien social et donc une nouvelle fondation de la justice (référée, en gros, à des jeux de langage décentralisés à information complète portant sur des métaprescriptifs et produisant des consensus résiliables limités à l'espace-temps des partenaires actuels) (pp. 8-9 et 104-108). Lyotard, on s'en rend compte, ressemble ici à un Lapassade-branché-sur-les-banques-de-données qui aurait fait un séjour enthousiaste dans les réseaux-populaires-communautaires-de-communication-information-multi-média-au-moment-de-la-grève-du-front-commun (note 231). La postmodernité d'il y a dix ans, c'est déjà le bon vieux temps: "Il était une fois, avant Minitel..."

4

Quelques remarques sur ce programme: la question de la légitimité de la science découle du fait que Lyotard traite l'épistémologie comme une instance décisionnelle plutôt que comme une recherche qui porte sur la nature du savoir en général, et cela y compris pour le positivisme quand il commence par postuler que la science est le tout du savoir; recueillant simplement le problème que le positivisme s'est donné lorsqu'il procédait à l'exclusion de la non-science (problème des conditions de possibilité de la science), mais refusant la solution "historique" qui a consisté à redéfinir la science sur la base de "l'opérativité", Lyotard transforme alors le lien de la "science" avec le "savoir" en un rapport de pouvoir: "Soit une loi civile; elle s'énonce: telle catégorie de citoyens doit accomplir telle sorte d'action. La légitimation, c'est le processus par lequel un législateur se trouve autorisé à promulguer cette loi comme une norme. Soit un énoncé scientifique; il est soumis à la règle: un énoncé doit présenter tel ensemble de conditions pour être reçu comme scientifique. Ici, la légitimation est le processus par lequel un "législateur" traitant du discours scientifique est autorisé à prescrire les conditions dites pour qu'un

énoncé fasse partie de ce discours, et puisse être pris en considération par la communauté scientifique" (pp. 19-20). Prenant ainsi le rêve de l'épistémologie moderne pour la réalité, Lyotard définit la science en général par "le droit de décider de ce qui est vrai" (p.20) et trouve en conséquence, un droit n'étant pas plus bête qu'un autre et à la différence de nature des énoncés près, que ce droit est indissociablement lié, depuis Platon, au "droit de décider de ce qui est juste". De Platon au monde moderne, les liens de ces deux pouvoirs se resserrent constamment au point que dans le monde moderne "la question de l'État se trouve étroitement imbriquée avec celle de savoir scientifique" (p. 53). Et dans le monde contemporain, la question de la double légitimation de ces droits se pose avec encore plus d'acuité "car elle se pose dans sa forme la plus complète, celle de la réversion, qui fait apparaître (je souligne) que savoir et pouvoir sont les deux faces d'une même question: qui décide ce qu'est savoir, et qui sait ce qu'il convient de décider? La question du savoir à l'âge informatique est plus que jamais la question du gouvernement" (p. 20). Ce n'est donc pas cette extrême proximité du pouvoir et du savoir dans la décision qui occupe notre rapporteur puisque la société informatisée ne lui sert ici qu'à illustrer l'essence des deux phénomènes; ce qui l'inquiète, on le verra, c'est que la légitimation contemporaine de l'un et l'autre par la "performativité" n'arrive pas à chausser les bottes de sept lieues des grands récits de jadis et que les "sachant", fournisseurs ou usagers de connaissances/marchandises dorénavant extérieures à leur Bildung (p. 14) et à leur subjectivité, se détournent du savoir: "La démoralisation des chercheurs et des enseignant qui s'ensuit est si peu négligeable qu'elle a éclaté comme on le sait chez ceux qui se destinaient à exercer ces professions, les étudiants, au cours des années 60, dans toutes les sociétés les plus développées, et qu'elle a pu ralentir sensiblement pendant cette période le rendement des laboratoires et des universités qui n'avaient pu être préservés de sa contamination" (p.19). C'est "cette composante majeure, le doute des savants" que le philosophe doit prendre en considération afin d'identifier pour le bénéfice du savoir et du lien social postmodernes un discours de légitimation qui fera corps avec la réalité.

5

Remarque: en rejetant "l'opérativité" et la "performativité" de la technoscience, Lyotard rejette en passant toute effectivité et toute objectivité de la science moderne et de la science en général; il ne lui reste donc, pour définir la science moderne, que ce "droit de décider" par lequel il retombe dans les bras de ce qu'il croit répudier. Remarquons de plus que pour quelqu'un qui considère la philosophie comme la simple idéologie de légitimation de la science, Lyotard a tendance à prendre les thèses philosophiques pour la réalité historique.

6

Avant d'insister sur quelques points particuliers de la démarche de Lyotard, revenons brièvement sur son programme, tel qu'il le formule en introduction; cette introduction étant manifestement une rationalisation a posteriori, cela nous permettra d'insister sur le triple statut du "postmoderne" dans cet écrit.

D'abord, la situation contemporaine:

"En simplifiant à l'extrême, on tient pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits. (...) La fonction narrative perd ses foncteurs, le grand héros, les grands périls, les grands périple et le grand but. Elle se disperse en nuages d'éléments langagiers narratifs, mais aussi dénotatifs, prescriptifs, descriptifs, etc., chacun véhiculant avec soi des valences pragmatiques sui generis. Chacun de nous vit aux carrefours de beaucoup de celles-ci."

"Il y a beaucoup de jeux de langage différents, c'est l'hétérogénéité des éléments. Ils ne donnent lieu à institution que par plaques, c'est le déterminisme local."

Ensuite, un premier "pourtant"; appuyés sur "l'homologie des experts" (la technoscience), les "décideurs" tentent d'imposer à cette situation une nouvelle forme de domination: l'homogénéisation dans l'efficacité.

"Les décideurs essaient pourtant de gérer ces nuages de socialité sur des matrices input/output, selon une logique qui implique la commensurabilité des éléments et la déterminabilité du tout. Notre vie se trouve vouée par eux à l'accroissement de la puissance. Sa légitimation en matière de justice sociale comme de vérité scientifique serait d'optimiser les performances du système, l'efficacité. L'application de ce critère à tous nos jeux ne va pas sans quelque terreur, douce ou dure: Soyez opératoires, c'est-à-dire commensurables, ou disparaîsez."

Après avoir constaté que cette logique de la performance est inconsistante (référence à la contradiction socio-économique: on veut à la fois plus et moins de travail) et que l'incrédulité est telle que nulle vertu salvatrice n'est dorénavant attribuée à cette inconsistance, on revient (par un second "pourtant") à la condition postmoderne elle-même, à l'insuffisance de la légitimation par l'efficacité, et on propose de tirer du véritable savoir postmoderne (paralogie des inventeurs) un modèle pour la véritable société postmoderne (hétéronomie des jeux de langage).

"La condition postmoderne est pourtant étrangère au désenchantement, comme à la positivité aveugle de la délégitimation. Où peut résider la légitimité, après les métrarécits? Le critère d'opérativité est technologique, il n'est pas pertinent pour juger du vrai et du juste. Le consensus obtenu par discussion, comme le pense Habermas? Il violente l'hétérogénéité des jeux de langage. Et l'invention se fait toujours dans le dissentiment. Le savoir postmoderne n'est pas seulement l'instrument des pouvoirs. Il raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable. Lui-même ne trouve pas sa raison dans l'homologie des experts, mais dans la paralogie des inventeurs."

"La question ouverte est celle-ci: une légitimation du lien social, une société juste, est-elle praticable selon un paradoxe analogue à celui de l'activité scientifique? En quoi consisterait-il?" (p. 8-9)

7

Liotard, on le voit, s'est donné la partie un peu trop belle. Ayant fait de la "société" postmoderne un cosmos de jeux de langage hétéronomes, il peut tout à son aise proposer l'un de ces jeux de langage (la science de la paralogie des inventeurs) comme

modèle aux autres. Où est passé le problème de l'autonomie de la science, le problème de sa légitimation? Il a été réglé massivement, en vrac pour ainsi dire, par l'affirmation de l'autonomie de tous les jeux de langage; incommensurables, incommunicables, hétérogènes et hétéronomes, ceux-ci ont leur légitimité en eux-mêmes et ils en font la preuve dans ces contrats temporaires (institutionnalisation par plaques) où ils négocient localement leur autonomie. D'où vient le caractère exemplaire (et le privilège) de la seconde sorte de science postmoderne, la paralogie des inventeurs? Il vient de fait que Lyotard a réduit la science véritablement postmoderne aux sciences formelles (Gödel, Brillouin, Thom, Mandelbrot, etc.), c'est-à-dire à ces jeux de langage sur les langages où les paradigmes incommensurables se font concurrence en toute liberté. Sur quelles bases a-t-on récusé la science de l'homologie des experts (et l'essentiel de la réalité avec elle)? Sur la base du fait que l'unification, au nom de l'efficacité, de tous les jeux de langage par le seul jeu de langage de l'opérativité et de la performativité conduit à la démoralisation des chercheurs et à leur révolte (mai 1968). Bref, on se donne un problème "réaliste" (la délégitimation en général et celle de la science en particulier), on lui apporte une solution mur-à-mur, invisible pour cette raison (tous les jeux de langage ont leur légitimité propre, la science des jeux de langage sur les langages en particulier) et, sur la base de cette solution, on choisit dans la réalité ce qui fait son affaire (ce qui est un "coup" légitime puisqu'on a dit qu'il n'y avait pas d'autre réalité que celle instituée par chacun des jeux de langage hétérogènes). On a affaire ici à l'application systématique de la "méthode" de Feyerabend.

8

Il faut dire que Lyotard n'est pas insensible aux ambiguïtés de la situation contemporaine; mais comme il a fait de l'alternative "homologie des experts/paralogie des inventeurs" le grand enjeu, il ne peut traduire cette alternative sur le plan de la "pragmatique sociale" sans en embrouiller les termes dans une cybernétique bon-enfant. Le principe de cette traduction est le suivant: la science est fondée sur la description des faits alors que cette description repose elle-même sur des règles de description: ces règles ne sont pas des dénotations mais des prescriptions (des métaprescriptifs) et en dehors d'un consensus

sur ces prescriptions il ne peut pas y avoir de consensus sur une description. La paralogie des inventeurs repose sur la prise de conscience de ces métaprescriptifs, sur la capacité d'en inventer de nouveaux et de les faire admettre par les autres au nom du fait que les nouvelles descriptions qu'ils permettent "donnent des idées" et mènent à de nouveaux consensus temporaires chez les savants. (Soit-dit en passant, on ne sait pas pourquoi les consensus temporaires, locaux ou spécialisés violentent moins l'hétérogénéité des jeux de langage que les consensus "ordinaires".) A cette orientation correspond "l'évolution des interactions sociales, où le contrat temporaire supplante de fait l'institution permanente dans les matières professionnelles, affectives, sexuelles, culturelles, familiales, internationales comme dans les affaires politique." (p. 107) La pragmatique sociale, tissus d'argumentations portant sur des métaprescriptifs locaux débouchant sur des consensus limités dans l'espace-temps et sujets à résiliation éventuelle, peut donc ainsi suivre la voie de la paralogie des inventeurs. Il suffit d'admettre que ses métaprescriptifs peuvent être inventés en toute liberté (un détail) (essayez ça avec votre blonde; voir l'article de Dagenais) et que la reconnaissance locale de ces inventions peut avoir lieu sur fond d'information complète (encore un détail). (C'est à fonds perdus que l'on fait à l'auteur le crédit d'une lecture sérieuse. Grand inventeur paralogique lui-même, as des jeux de langage, il reste toujours maître de ses "coups": l'ironie, l'aporie, la plaisanterie, la poudre aux yeux et le faux-fuyant font partie des ressources de sa liberté. Dans la discussion sur les métaprescriptifs, chacun parle depuis les métaprescriptifs qu'il a lui-même librement choisi et dont il peut changer tout aussi librement; après avoir tourné en ridicule l'idée "d'information complète" à la page 91, par exemple, l'auteur choisit de terminer sur une plaisanterie.)

"Quant à l'informatisation des sociétés, on voit enfin comment elle affecte cette problématique. Elle peut devenir l'instrument "rêvé" de contrôle et de régulation du système du marché, étendu jusqu'au savoir lui-même, et exclusivement régi par le principe de performativité. Elle comporte alors inévitablement la terreur. Elle peut aussi servir les groupes de discussion sur les métaprescriptifs en leur donnant les informations dont ils manquent le plus souvent pour décider en connaissance de cause. La ligne à suivre pour la faire bifurquer dans ce dernier sens est fort simple en principe: c'est

que le public ait accès librement aux mémoires et aux banques de données. Les jeux de langage seront alors des jeux à information complète au moment considéré. (...) Car les enjeux seront alors constitués par des connaissances (ou informations, si l'on veut) et la réserve de connaissances qui est la réserve de la langue en énoncés possibles est inépuisable." (p. 107)

La combinatoire syntaxique comme réserve de connaissances! Dans ces flux informati-co/linguistique où devrait se recomposer constamment la condition postmoderne, quelle chatte analytique pourrait distinguer la paralogie de ses inventeurs de l'homologie de ses experts? La philosophie Minitel a bien dû se poser la question.

9

La plupart des moulins que l'auteur rencontre dans les landes postmodernes tournent au vent de sa conception de la science moderne. Celle-ci avait le droit de décider du vrai. Elle était légitime. C'est ce que la philosophie disait. La philosophie déduisait ce droit du métarécit moderne (émancipation). L'auteur ne s'intéresse qu'en passant au déclin de ce métarécit (essor des techniques? keynésianisme? De toutes manières, "ces recherches de causalité sont toujours décevantes". p.63); il lui suffit de constater l'incrédulité qui le frappe. De la même manière, l'échec de la relégitimation de la science par la performativité et l'opérativité (dans le cadre de la technoscience) lui paraît évidente (démoralisation, caractère technique du critère d'efficacité, efficacité = commensurabilité = violence = illégitimité). D'où la solution: légitimité de toutes les inventions langagières qui introduisent des instabilités dans le discours de vérité. Remarquons en passant que le système de la technoscience, constitutivement à découvert en matière de légitimité (au moins aux yeux des chercheurs démoralisés), n'est pas un système de domination à proprement parler; Lyotard parle à son sujet de "terreur". (Question: si l'on admet avec Lyotard que l'idéologie de l'efficacité n'est pas efficace, doit-on admettre aussi qu'une domination non réflexive, i.e. qui ne dépend pas d'une justification doctrinale de sa nécessité, n'est pas une domination?)

Revenons à la légitimité de la science moderne. Le paradigme de la pensée de Lyotard en matière de légitimité est la pragmatique du récit mythique chez les Cashinahuas. Le récit mythique, dit en substance Lyotard, tient son autorité du seul fait d'être raconté par un cashinahua qui l'a lui-même entendu d'un autre cashinahua (et ainsi de suite), chacun des auditeurs de la chaîne étant habilité à en faire la narration du seul fait de l'avoir entendu. Le rôle des hommes se limitant manifestement à transmettre le récit, celui-ci ne doit rien à la chaîne des auditeurs/narrateurs et chacun de ceux qui le savent successivement est initié à un savoir dont l'existence même garantit la légitimité; toute la compétence humaine étant investit dans la récitation du récit, celui-ci se présente comme "parole du monde" et il a en lui-même sa propre légitimité. D'où la conclusion de Lyotard: le récit est la forme canonique du savoir légitime.

Le paradigme cashinahua, une constante dans les écrits de Lyotard depuis vingt ans, est l'alpha et l'oméga de la sociologie dont cet auteur a besoin. (Quiconque a lu la première partie du second tome de Dialectique et société reconnaît ce paradigme, là n'est pas le problème.) Lorsqu'il applique la pragmatique du récit mythique au problème de la légitimité de la science moderne, il fait cependant un bien grand saut. La légitimité concerne le rapport de domination et il est vrai que le récit mythique (on peut le dire rétrospectivement et métaphoriquement) légitime la domination du grand Autre de la Parole sur les sociétés mythiques; se tourner sur cette base vers les sociétés modernes pour affirmer que la science dépend elle-aussi d'un récit qui la légitime, c'est poser la question de la domination sur le terrain de la science, c'est-à-dire à côté de la plaque. La modernité, en effet, ne pose pas cinquante fois la question de la légitimité: légitimité de la science, légitimité de l'art, légitimité de la technique, légitimité du marché, légitimité de la langue vernaculaire et légitimité de la soupe aux pois. Elle la pose une seule fois: légitimité du pouvoir. Et elle la pose radicalement, en interrogeant le fait même de la domination. Et elle veut une réponse qui vienne de la Raison, c'est-à-dire du principe de l'autonomie (la raison seule étant à elle-même sa propre loi). Et elle conclut que la capacité d'imposer une norme au rapport social n'est légitime que si elle a en vue la préservation de l'autonomie du sujet de la raison. Le pouvoir moderne doit, en consé-

quence, abandonner le savoir à la liberté de penser (et la garantir) puisque c'est là la condition d'un consensus universel sur le vrai, obtenu de la raison elle-même.

Si l'on veut saisir le problème de la science moderne, c'est là qu'il faut d'abord le faire et non pas, immédiatement, depuis la question politique de la légitimité du pouvoir. Parce qu'il n'y a de domaines autonomes que dans le cadre d'un procès réel d'autonomisation, parce que chaque domaine n'a que l'autonomie qu'il se fait progressivement reconnaître dans le cadre d'un accord organique plus large et constamment plus abstrait, la science moderne ne pouvait poser en elle-même le fondement de son autonomie qu'à découvrir répétitivement le défaut de ce fondement. Le "problème" de la science moderne est du côté de l'autonomie problématique que lui concède forcément le pouvoir légitime et non pas du côté de l'incrédulité qui frappe un beau jour le récit de légitimation du pouvoir de décider du vrai. Une fois que l'on entreprend de fonder l'autorité du discours scientifique purement sur ses "propriétés" endogènes en l'ouvrant au libre examen et en visant à réaliser un accord tendancielle universel autour de la vérité, on découvre en effet qu'un tel accord est toujours présupposé à un niveau plus général que celui où on l'obtient "scientifiquement" et que la science est incapable de fonder "l'adéquation de la pensée et de la réalité" qui la rend possible. Il ne reste alors qu'à retourner la science moderne comme un gant, à décréter que ce qui est vrai est ce qui est efficace et à partir dans l'autre direction à la recherche d'un accord universel sur l'efficacité, recherche qui débouche invariablement sur la preuve du pouding et sur le critère de la puissance. Ayant ainsi épuisé par les deux bouts l'idée d'une autonomie absolue de la science dans l'effort d'en dépasser l'autonomie relative (historique et génétique), on renoncera finalement à fonder la spécificité de la science pour revenir à Bacon, mais en mode cynique: pouvoir c'est savoir, l'essence de la science étant de ne pas en avoir. Convaincu d'avoir porté un coup mortel à Big Brother (et à son Goebbels, la philosophie) en crevant le ballon de la science moderne, on abandonnera alors le champ entier de la connaissance aux petits small brothers de l'anarchie décorative et après les avoir investis du droit subjectif d'être savant, on lancera cette horde dérisoire à l'assaut du système du

du droit subjectif d'être savant, on lancera cette horde dérisoire à l'assaut du système du "Pouvoir/Savoir" (qui n'en a cure).

Je sais bien que Lyotard est plus fin que cela mais en abordant la science moderne depuis la question du droit de décider du vrai, il la définit d'une manière rétrospective, postmoderniste; c'est l'érosion de la légitimité rationaliste/universaliste du pouvoir et la crise de tous les domaines autonomes qu'il abandonnait aux sujets de la raison qui explique l'ubiquité contemporaine du problème de la légitimité, son éclatement et la diffusion de ses fragments dans chacune des pratiques dont l'autonomie fait désormais problème. Dire maintenant "Inventez et soyez légitimes" pour faire pièce à "Soyez opératoires ou disparaîsez", c'est faire disparaître jusqu'à la trace du problème de l'unité de la société et de l'orientation significative de l'action au profit d'un système de négociation des "métaprescriptifs" lui-même sans métaprescriptif et soumis à une seule contrainte: être opérationnel ou disparaître.

DISCUSSION

Jean-Luc Cossette souligne d'abord la justesse de l'appréciation que fait Lyotard du système de l'opérativité et il inscrit cette critique dans la continuité des travaux de l'école de Francfort. Il revient ensuite sur un aspect du texte qu'il trouve beaucoup moins convaincant: lorsqu'il oppose les discours de l'unité aux discours de la contradiction, l'auteur commence par gommer toutes les nuances de part et d'autre (de Hegel à Luhmann du côté de l'unité, par exemple) pour se situer ensuite lui-même sans le dire du côté de l'unité et du système, mais avec une ruse: posant le caractère fondamentalement "agonistique" du "lien" social, il se tourne vers la théorie des jeux pour ramener toutes les oppositions à l'unité (système d'équilibrage de proche en proche de tous ces conflits, par définition "locaux"). Il souligne aussi ce mauvais paradoxe qui consiste à récuser majestueusement "le" consensus (contre Habermas) pour le récupérer à chaque détour de l'argumentation sous la forme du consensus "local"; quid est?

Il remarque finalement que la thématique de la légitimité du savoir provient du criticisme et de sa question concernant le "ce qui légifère" dans la science.

Olivier Clain fait remarquer qu'il faut distinguer la question de la fondation de celle de la légitimité du savoir, la seconde n'étant posée que par l'institutionnalisation de la recherche et par l'organisation de l'université moderne. Cependant, dit-il, il faut admettre que dès que l'on a affaire à une visée de reconstruction systématique du savoir, on a affaire aussi au problème de la fondation de ce savoir (notamment contre le savoir commun), problème que la science moderne n'a pas pu éviter de se poser à son heure mais qu'elle n'a pas pu résoudre.

Quant à la paralogie des inventeurs, il remarque que Lyotard à raison d'utiliser les sciences formelles pour montrer que la science postmoderne est un jeu de langage puisque c'est dans ce sens là qu'évoluent justement la logique et la mathématique. Mais dire que la connaissance du monde réel est simplement un libre jeu de langage c'est s'engager dans des confusions à l'infini. Lyotard se rend bien compte que la technoscience ne répond pas au désir de connaissance du monde mais quand il se tourne vers les sciences formelles et leurs jeux de règles, il ne se demande pas où est passé ce désir, qu'est-ce qu'il est devenu. Il aurait pu au moins remarquer que l'éclatement contemporain des mathématiques correspond à l'abandon définitif du projet moderne de faire une théorie unifiée de cette "image" de l'espace et du temps qu'étaient supposées être les mathématiques. Autrement dit, il détache la connaissance de la connaissance du monde objectif (parce qu'il abandonne la "réalité" à la technoscience) et il transforme ce qu'il en reste (les jeux de langage) en un système de circulation d'informations. Double méprise. Lyotard, par les problèmes qu'il soulève et par la manière dont il les contourne, se tient sur la crête du postmoderne: l'apologue liquide les questions du critique.

Majid D'Khissy: l'apologie est faite sans grandes réserves; parce que la modernité pose qu'il n'y a de vérité que dans la liberté et parce que le consensus sur le principe de la

liberté politique n'est plus possible, Lyotard abandonne simultanément les idées modernes de liberté collective et de vérité commune. Et pendant que les individus se rabattent sur leurs vérités locales autolégitimatrices, la technoscience occupe le vide central. Les deux sont liés et on ne peut pas faire l'apologie de l'un sans faire celle de l'autre.

Olivier Clain: une remarque incidente de Gilles Gagné mettait Kuhn et Popper sur le même bateau; il faut plutôt les distinguer très nettement. Chez Popper, il reste une solide confiance moderne en l'expérimentation et en l'univocité de l'expérience: une expérience décide d'une théorie. Chez Kuhn, le roc de l'expérience se dissout dans la multiplicité des perspectives sur l'expérience et la falsification des théories fait place à leur vie parallèle. Une expérience ayant un sens différent pour chaque théorie, l'expérimentation perd sa valeur. Kuhn va jusqu'à poser que la perception dépend du paradigme, idée qui débouche forcément sur celle d'hétéronomie des jeux de langage. En un sens, Lyotard n'a fait que reformuler l'épistémologie kuhnienne dans la pragmatique des jeux de langage.

Stephen Schecter. Il faut faire attention de ne pas trop réduire Lyotard. Au regard de son évolution ultérieure, il semble que sa démarche, à partir de La condition postmoderne est celle d'une prise de conscience. Il fait d'abord une sorte de constat: voici le système de la technoscience, voici où nous en sommes. Lorsqu'il aborde ensuite la question de l'art, il fait bien sentir ce qu'il y a de profond dans l'idée d'hétérogénéité des jeux de langage, hétérogénéité qui se présente alors à l'artiste sous le mode du non-représentable et du jeu avec et contre le non-représentable.

Jacques Mascotto. Voilà qui devient intéressant. Si nous sommes d'accord avec Lyotard pour admettre qu'il y a quelque chose d'irréversible, déjà, dans la condition postmoderne et que celle-ci est notre condition, il faut admettre aussi que c'est de l'intérieur de la postmodernité que nous la critiquons et, inversement, que nous l'assumons quand nous y prenons position. Dans le même sens, on peut se demander s'il est utile de lire les auteurs contemporains si c'est pour arriver à la conclusion qu'un tel fait l'apologie de la

postmodernité, que tel autre la critique et que tel autre encore se contente de l'analyser. Bref, assumons-nous le fait que notre critique de la postmodernité est forcément postmoderne? Je crois qu'il faut prendre au sérieux même le malaise des postmodernes déclarés, puisque c'est là que nous en sommes nous mêmes. (L'intervention de Jacques Mascotto déclenche une discussion passionnée où les interventions fusent de toutes parts. Cette discussion a longuement fait réfléchir le rapporteur mais ne l'a pas rendu moins paresseux.)

Faire parvenir toute correspondance à:
Groupe interuniversitaire d'étude
sur la postmodernité
Cahiers de recherche
6557, avenue de Gaspé
Montréal(Qué)
H2S 2Y1

SOMMAIRE

Lyotard et la condition postmoderne (exposé de **Gilles Gagné**)
